

vue, puis s'avancait vers lady Eleanor, la main tendue, disant d'un ton à la fois déférent et familier :

—C'est sans doute être importun, ma tante, que de vous visiter lorsque vous êtes en si aimable compagnie ; mais, avant la fin de l'année, j'ai voulu vous exprimer mes souhaits. . .

Tout cela ne sentait nullement le drame, et pourtant Simone eut une sensation tragique dès que son attention se reporta sur lady Eleanor.

D'un mouvement violent, la vieille femme avait jeté ses bras en avant, comme pour repousser le visiteur, et elle l'interrompait par une exclamation rauque, sortant des profondeurs de sa poitrine, et plus semblable à un cri ou à un rugissement qu'à une parole.

Sans se laisser déconcerter par ce singulier accueil, il poursuivit, le même sourire aux lèvres, avec une douceur persuasive :

—Allons, ma chère tante, ne me faites pas si mauvaise mine ! Ma longue absence a dû vous donner le temps d'oublier des griefs dont il vous serait, d'ailleurs, aussi difficile qu'à moi de fournir une justification.

Il inclinait légèrement la tête du côté de Simone, comme pour lui faire entendre, à elle aussi, qu'il était à l'abri de tout reproche, qu'il n'avait rien fait pour exciter le ressentiment de lady Eleanor.

La fureur de celle-ci n'en semblait pas moins à son paroxysme, dépassant de beaucoup l'accès dont Simone avait déjà été témoin. Un tremblement convulsif l'agitait, l'énergie lui montait aux lèvres, et, incapable encore d'exprimer sa colère en paroles, elle brandissait sur l'intrus les clefs qu'elle tenait toujours, avec l'intention apparente de les lui jeter à la tête.

Il envisagea sans doute cette extrémité, car il recula d'un pas ; mais, persévérant néanmoins dans ses essais de conciliation :

—Je comprends, reprit-il, que ma vue vous soit pénible par les souvenirs qu'elle vous rappelle, et je respecterais cet injuste préjugé si notre malheur commun — il soupira — n'était encore un lien nouveau, un devoir de plus qui m'appelle ici. . .

Lady Eleanor avait recouvré l'usage de ses facultés, et, sans lui permettre d'achever sa phrase :

—Laissez-moi ! dit-elle sourdement. Sortez ! . . . Ne revenez plus, ou, je vous le jure, quelque nom que vous portiez, quelque ami qui vous protège, je lâche sur vous mes valets et mes chiens.

Elle ajouta en anglais deux ou trois phrases qui échappèrent à Simone, ainsi que les réponses étrangement calmes du jeune homme.

Il paraissait plutôt apitoyé que blessé par les inqualifiables violences dont il était l'objet, comme si ces violences eussent provenu d'un être privé de raison ; en effet, à le voir en ce moment auprès de lady Eleanor, on ne pouvait guère hésiter à supposer que le bon sens et le bon droit fussent vraiment de son côté, et lorsqu'il sortit, après avoir de nouveau salué les deux femmes, Simone du moins, lui rendit son salut avec un peu plus de sympathie qu'à l'arrivée.

Lady Eleanor restait embarrassée, honteuse peut-être des accès auxquels elle venait de se livrer.

—Je regrette cette scène, dit-elle à Simone. Je regrette surtout que vous y ayez assisté sans pouvoir la comprendre.

Puis, en guise d'explication, elle ajouta :

—Quoique qu'il ait jadis fait partie de la famille, celui-ci que vous venez de voir m'est devenu étranger, plus étranger que le dernier mendiant qui passa sur la route. Depuis des années, ma porte lui est interdite. J'ai appris par vous qu'à mon insu il l'a déjà franchie. Cette audace vient de se renouveler encore, mais ne se renouvellera plus tant que je serai vivante et maîtresse de mes volontés.

Lady Eleanor élevait la voix comme si elle se fut adressée à des auditeurs plus éloignés que Simone, et celle-ci l'écoutait, cherchant en vain un sens apparent ou caché à ce qui venait de se passer sous ses yeux.

Il était impossible d'admettre que lady Eleanor ignorât la présence du jeune homme dans sa maison : un instant auparavant encore, elle venait de le voir. Ses manœuvres pour détourner de lui l'attention de Simone en étaient la preuve. Pourquoi donc alors, dans quel but, cette feinte surprise, cette colère, toute cette comédie ? Simone ne put retenir une protestation.

—Mais, ma tante... commença-t-elle.

—Non ! pas ici ! interrompit lady Eleanor, qui soulevait bruyamment le chassis de la fenêtre à guillotine. Je ne veux pas respirer le même air que cet homme ! Allons-nous-en !

Ce ne fut qu'une fois hors de la pièce que Simone put reprendre :

—Vous ne le voyiez donc pas, tout à l'heure... à la chapelle ?

—Qui ? Thomas Erlington... ce misérable ? . . .

Lady Eleanor eut une inspiration forte, et, précipitamment :

—Oui, c'était lui. Je l'ai vu, mais alors la sainteté du lieu le protégeait. Ne me parlez plus de cela... jamais ! . . .

Cette colère l'avait bouleversée. Elle dut se retirer dans sa

chambre, où, seulement un peu avant l'heure du coucher, elle fit appeler Simone.

Son humeur bizarre semblait tout à fait rasserenée, et, avec une sorte d'enjouement :

—La monotonie de mon existence a failli me faire oublier une date qui a cependant son importance, dit-elle. Ce jour est le dernier de l'année, le jour des souhaits, le jour des étrennes ! . . .

Ces mots, évoquant des joies et des tendresses, sonnaient étranges sur les lèvres pâles de lady Eleanor, aux oreilles de Simone.

—Il y a longtemps que je ne cours plus les magasins, reprit la vieille femme, mais peut-être trouverai-je encore le moyen de vous offrir un présent.

Elle alla à un meuble ancien, aux formidables ferrures, fit jouer un mécanisme compliqué, qui abaissa le panneau de devant, et, appelant Simone :

—Portez sur la table tout ce que vous trouverez là dedans.

Au bout de quelques minutes, la table était encombrée d'une foule d'écrins de dimensions et de formes diverses : écaillé, galuchat, peluche, velours ou maroquin, armoriés ou chiffrés. Lady Eleanor les ouvrit les uns après les autres devant Simone éblouie. Quoique certaines montures fussent absolument démodées, presque toutes trop massives et d'un goût contestable, jamais, aux plus riches vitrines, dans les plus splendides corbeilles de mariage, la jeune fille n'avait vu, réunis en pareille quantité, des bijoux comparables pour la grosseur et l'éclat des pierres. Les diamants dominaient, des diamants énormes, superbes, auxquels les reflets des bougies qu'on venait d'allumer, arrachaient des ruissellements de feu.

—Nos joyaux de famille, dit lady Eleanor, souriant de l'admiration de sa nièce.

Puis elle ajouta :

—N'est-ce pas vraiment bien dommage qu'ils n'aient plus que moi à parer ?

Et, soudainement, posant sur les magnifiques cheveux de Simone un peigne de brillants en forme de couronne :

—C'est à une jeune tête comme la vôtre que conviennent de tels ornements !

Malgré la résistance de la jeune fille, elle s'amusait encore à lui passer un collier, à lui agraffer des bracelets, et reprenait :

—Regardez-vous à la glace maintenant, et dites-moi si la parure n'est pas utile, même et surtout quand on est jolie.

Simone se voyait très belle. Tout ce qui était riche, noble, éclatant, ce qui eût écrasé une autre mettait en valeur l'élégance aristocratique de toute sa personne, cet air de grande dame qui lui était naturel et qui ne portait nul préjudice au charme de sa jeunesse. Son front haut semblait fait pour ce diadème quasi royal ; autour de son cou fin et blanc, ce tortil de perles était à sa vraie place. Elle n'éprouva cependant nul plaisir à se voir ainsi parée. Cette exhibition, qui l'eût amusée autrefois, ne lui causa qu'une contrariété instinctive. Sa susceptibilité de jeune fille pauvre s'en alarmait, et elle se hâtait d'ôter tous ces bijoux qui ne lui appartenaient pas et qu'on aurait pu la croire capable de convoiter.

Elle commençait à refermer les écrins, quand lady Eleanor l'arrêta en disant :

—Pas si vite ! Avant de remettre tout ceci en place, choisissez, je vous en prie, un de ces bijoux. Ce sera mon présent.

Simone hésita ; puis, comme sa tante insistait :

—Eh bien ! je prendrai cette bague, dit-elle, découvrant le seul objet qui lui parût assez modeste pour être accepté, un mince cercle d'or ayant pour chaton deux petites perles.

Sans faire d'objections, lady Eleanor passa la bague au doigt de Simone et reprit, voulant sans doute compenser, par un effort d'amabilité, le fâcheux effet de ses violences :

—C'est le moment, je crois, de vous souhaiter une heureuse année et d'ajouter à ces vœux l'accompagnement d'usage. . .

Ses lèvres effleurèrent la joue de Simone ; ce baiser était froid, glacial, inattendu et singulier comme tout ce qui émanait d'elle ; ces vœux, dans les circonstances présentes, pouvaient être pris pour une dérision.

Jamais année, comme l'année qui venait, n'était apparue à Simone, incertaine, redoutable, dépourvue de ce prestige dont la jeunesse se plaît à parer l'avenir.

Quand elle s'éveilla le matin du 1^{er} janvier, elle eut peine à croire que ce jour mélancolique et solitaire fut vraiment le jour de l'an, si joyeusement fêté jadis. N'était-ce pas un signe du changement survenu dans sa vie, l'inauguration d'une nouvelle période, différant en tout de l'heureux passé, le commencement d'une série d'épreuves et de douleurs ?

En retrouvant à son doigt la bague donnée par sa tante, Simone songea involontairement que, pour les gens superstitieux, les perles sont de mauvais augure, symbole de larmes, et elle se débattait encore sous l'influence de ces fâcheux pronostics, n'ayant pas même le courage de se lever, lorsqu'on lui apporta un paquet de